

La rame s'arrête.

Le paysage que l'on voit par la fenêtre cesse d'être un fatras de traits horizontaux pour se figer en courbes lumineuses derrière la pluie. À côté du petit pont sur lequel passe la ligne Yamanote se dresse une muraille d'immeubles et de galeries commerciales. Tout en haut, une grande enseigne au néon fait la promotion d'une marque de soupe. Le seul alignement de fenêtres sans rideaux tirés ni vitres teintées se trouve au cinquième étage de l'immeuble incurvé vers la droite. Là, un groupe de petites danseuses répète une chorégraphie au centre de la salle, tandis que d'autres font des étirements à la barre. Le mouvement des fillettes est si *pur* que je songe à te tapoter sur l'épaule pour partager le spectacle des danseuses avec toi. Mais le parcours de ma main jusqu'à ton corps est interrompu par l'explosion.

Le fracas commence par une note aiguë à l'avant de la voiture qui nous traverse comme un katana affilé. À mesure que l'impact progresse vers les fauteuils et les êtres humains, le grognement du métal déformé prend un ton plus grave. La transformation est brutale : là où jusqu'alors régnait le sens de la continuité et de l'ordre, on a désormais l'entropie. Le premier à se faire capturer par l'onde de choc est un adolescent en train de taper sur les touches de son téléphone. À côté de lui, près de la porte qui donne sur le wagon suivant, une proéminence grise surgit et

accumule des forces, comme un poisson emmagasinant de l'air pour immédiatement après exploser, en exhibant des griffes acérées qui attrapent le garçon par le tronc et lui transpercent le corps. D'une embardée subite, les dents de métal le soulèvent jusqu'au plafond. Le sang du garçon gicle sur les visages du couple de vieillards assis à l'avant. Avant qu'ils aient le temps de réagir, ils sont avalés par une paroi solide qui vient s'enfoncer dans la partie gauche de la rame.

Cet amalgame gélatineux de restes humains, de bouts de métal et de plastique avance peu à peu, agglomérant d'autres corps et d'autres objets, dans un tourbillon couleur de plomb aux franges rougeâtres. Le grognement métallique se mêle au craquement des crânes. *Ils sont pareils à des raisins mûrs, Iulana.* La base de la rame se distord, le plafond devient un chemin escarpé. Et maintenant c'est nous qui commençons à prendre notre envol, soulevés en même temps que le sol, emportés par une vague prête à exploser. Les accoudoirs s'agitent comme dans un tremblement de terre, les écrans à cristaux liquides clignotent affolés avant d'être aspirés par ce vortex destructeur. *Tout cela est en train de se produire, Iulana.*

Sous peu, nous n'entendrons plus rien. Il n'y aura que le silence et le froid lorsque le chaos aura atteint le milieu du wagon. La vague nous aura bientôt ensevelis. L'« accident », comme *ils* appelleront ce qui se passe ici. Je me sens supérieur, pour ainsi dire, car *eux* ne savent rien. *Eux*, qui maintenant entrent et sortent de Tokyo dans des wagons éclairés, sont ingérés, transformés et rejetés tous les jours par les boyaux de cet animal de béton et d'électricité. *Eux*, qui ignorent tout de ce qui est en train de se passer ici tandis qu'ils gagnent les ascenseurs, les trottoirs, les tunnels, les escalators, les tapis roulants, les quais, les longs couloirs souterrains des stations de métro, et qui ne suspendront pas leur mouvement perpétuel à cause de notre petite tragédie. *Eux*, qui seront peut-être informés dans quelques heures de notre histoire, l'« accident », comme ils appelleront ce qui a lieu en ce moment, et qui seront émus et effrayés en apprenant la nouvelle

à la télévision dans leur cuisine pendant qu'ils prendront leur café tôt demain matin – et je dois dire que demain me semble déjà un mot et une idée absurdes. *Eux*, qui penseront à la mort un court instant pour ensuite oublier le sujet et parcourir les rues jusqu'à leurs métros, comme si nous ne les attendions pas quelque part en un point fixe du futur. *Eux*, qui jamais ne pourront comprendre tout ce qui a lieu ici. Car il se passe dans ce wagon quelque chose de non reproductible et de sublime.

Malgré tout, ils tâcheront de rendre compte de cette histoire. J'imagine les manchettes des journaux, avec peut-être la photo de nos restes éparpillés sur la voie. Il n'y aura plus grand-chose, il leur faudra faire des tests ADN sur de menus bouts de chair et d'os calcinés. Je m'imagine en train de remuer nos cadavres, comme un de ces fonctionnaires, et je me dis que je serais incapable d'être médecin légiste – je ne sais pas si c'est à cause de cette situation extrême, mais je suis même heureux d'avoir occupé cet emploi minable toutes ces dernières années. Il me rappelle tous ceux qui ne se trouvent pas dans ce wagon – comme, sous peu, nous ne serons plus de ce monde. Je peux même voir le visage de M. Langouste Okuda, et je me dis avec quelques remords que j'aurais dû lui rendre visite avant, et aussi honorer l'urne de ma mère à l'intérieur de Yoshiko, fabriquée à Kawagushi, dans la province de Saitama, conformément aux consignes on ne peut plus détaillées de mon père.

Et je pense à toi, Iulana Romiszowska, à tes doigts potelés et à tes mollets robustes, au long chemin que toutes les parties de ton corps ont parcouru depuis la Pologne jusqu'à la cité portuaire de Constanța, où tu as passé ton enfance, au bord de la mer Noire, en Roumanie, avant que tes grands yeux ronds et bleutés tombent sur le monstre illuminé de Tokyo et, non sans étonnement, sur moi – et je voudrais juste qu'à cet instant tu penses à moi toi aussi, d'une manière ou d'une autre. *Je ressens une paix étrange, Iulana*. Comme si j'avais plongé sous la surface de quelque chose de nouveau. Je sais que je ne suis déjà presque plus ici, ce qui fait

immédiatement surgir en moi un sentiment de nostalgie, comme si j'étais en train de reconstituer un rêve, avançant au milieu d'un long déjà-vu en même temps que le chaos informe d'acier et de chair broyée galope vers nous en silence. L'obscurité rafle tout, comme si elle récupérait quelque chose qui lui aurait appartenu de toute éternité. *Tout est très naturel, Iulana*. Nous voyons cette vague avec une tranquille indifférence, malgré la certitude que la fin est proche – ou à cause de cette certitude.

Quand enfin tu tournes la tête vers moi, nos regards se rencontrent en un point vide. Et avant que j'aie le temps de te toucher l'épaule pour partager avec toi le spectacle des fillettes qui dansent dans leur robe blanche au cinquième étage de l'immeuble incurvé vers la droite, sous les courbes illuminées de la grande enseigne au néon qui fait la promotion d'une marque de soupe derrière la pluie, avant que tout disparaisse et que le silence tombe sur nos yeux, tu auras encore le temps de dire mon prénom, pour la première fois tu diras mon prénom, Iulana Romiszowska, pour la première fois mon prénom de ta voix nocturne.